

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1892

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 15 Décembre 1892

PAR

GUSTAVE GRÉGOIRE

Né à Frières-Faillouël (Aisne), le 18 octobre 1862.

ÉTUDE

SUR LES

Affections vermineuses

PENDANT LA PÉRIODE GRÉCO-ROMAINE,

PRINCIPALEMENT AUX POINTS DE VUE CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

Juges : MM. CORNIL, professeur.

NETTER, agrégé.

MÉNÉTRIER, agrégé.

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

DIJON

IMPRIMERIE DARANTIERE

Rue Chabot-Charny, 65

1892

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL.
Professeurs.	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHEL.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ DIEULAFOY.
	{ DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.	LANNELONGUE
Anatomie pathologique.	CORNIL.
Histologie	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.	N.
Pharmacologie.	N.
Thérapeutique et matière médicale.	HAYEM.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LABOULBÈNE.
Pathologie expérimentale et comparée.	STRAUS.
	{ SÉE (G.).
	{ POTAIN.
Clinique médicale	{ JACCOUD.
	{ PETER.
	{ GRANCHER.
Maladies des enfants.	BALL.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	CHARCOT.
Clinique des maladies du système nerveux.	TILLAUX.
	{ LE FORT.
Clinique chirurgicale.	{ DUPLAY.
	{ LE DENTU.
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique ophthalmologique.	PANAS.
Clinique d'accouchement.	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeurs honoraires

MM. SAPPEY, HARDY, PAJOT, REGNAULD, VERNEUIL.

Agrégés en exercice

MM.	MM.	MM.	MM.
ALBARAN.	DELBET.	MARIE.	RICARD.
ANDRÉ.	FAUCONNIER.	MAYGRIER.	ROGER.
BALLET.	GAUCHER.	MÉNÉTRIER.	SCHWARTZ.
BAR.	GILBERT.	NELATON.	SEBILEAU.
BRISSAUD.	GLEYS.	NETTER.	TUFFIER.
BRUN.	HEIM.	POIRIER, chef des	VARNIER.
CHANTEMESSE.	JALAGUIER.	travaux anatomi-	VILLEJEAN.
CHARRIN.	LEJARS.	ques.	WEISS.
CHAUFFARD.	LETULLE.	QUÉNU.	
DEJERINE.	MARFAN.	RETTNER.	

Secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 6 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1892

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 15 Décembre 1892

PAR

GUSTAVE GRÉGOIRE

Né à Frières-Faillouël (Aisne), le 18 octobre 1862.

ÉTUDE

SUR LES

Affections vermineuses

PENDANT LA PÉRIODE GRÉCO-ROMAINE,

PRINCIPALEMENT AUX POINTS DE VUE CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

Juges : MM. CORNIL, professeur.

NETTER, agrégé.

MÉNÉTRIER, agrégé.

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

DIJON

IMPRIMERIE DARANTIERE

Rue Chabot-Charny, 65

1892



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552012_0064

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON MAITRE

M. LE PROFESSEUR LABOULBÈNE

Membre de l'Académie de Médecine,
Médecin honoraire des hôpitaux.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

MM. LES DOCTEURS LETULLE, BRAULT
ET RECLUS

Souvenir de reconnaissance.



PRÉFACE

Cette étude a été inspirée et dirigée par notre excellent maître M. le professeur Laboulbène, qui a publié des recherches si justement estimées sur les helminthes entozoaires. Il a bien voulu encourager nos modestes efforts et nous soutenir de sa vaste érudition. Ainsi qu'il l'avait désiré, nous nous sommes proposé de mettre à la portée des médecins des notions qu'il est difficile d'acquérir, parce qu'elles nécessitent de pénibles recherches dans nos bibliothèques universitaires, une préparation historique assez longue et une connaissance suffisante des langues grecque et latine. Et bien peu, à l'heure actuelle, réunissent ces conditions indispensables, faciles à obtenir, mais demandant un certain temps. Un intermédiaire est donc nécessaire.

Les ouvrages que nous possédons sur l'histoire de la médecine ne peuvent suffire, car forcés qu'ils sont d'embrasser un passé immense, ils sont sur presque tous les points spéciaux d'une brièveté désolante.

Nous nous sommes donc efforcé de combler cette lacune, pour

ce qui touche l'histoire des vers intestinaux pendant la période Gréco-Romaine. Notre étude vient ainsi compléter une série de tentatives du même genre, dans lesquelles on s'était proposé de donner en outre d'une appréciation générale des idées des anciens sur les branches particulières de la médecine, les textes mêmes des auteurs cités. C'est pourquoi on trouvera, ici en plus des passages d'Hippocrate, de Celse, ceux d'écrivains qui n'avaient jamais été traduits en français, tels que Cælius Aurelianus, Alexandre de Tralles et Paul d'Egine. On verra que ces vieux médecins, à côté d'erreurs que l'âge où ils vivaient excuse et justifie, avaient noté bien des faits exacts, et si les notions zoologiques sont faibles, même chez Aristote, il n'en est pas de même de la partie clinique et thérapeutique.





APPRÉCIATIONS GÉNÉRALES SUR LA VALEUR DES CONNAISSANCES QUE POSSÉDAIENT LES ANCIENS SUR LES VERS INTESTINAUX ET LES AFFECTIONS QU'ILS DÉTERMINENT.

Certes celui qui demanderait aux anciens la précision de nos connaissances actuelles sur les vers intestinaux, leur origine, leur structure, ou une appréciation exacte des phénomènes qu'ils déterminent par leur présence dans le tube digestif, serait désagréablement surpris en constatant combien les notions scientifiques étaient rares et incomplètes sur les Helminthes entozoaires pendant toute la période Gréco-Romaine. D'ailleurs il ne pouvait en être autrement, car, pour élucider les questions difficiles, entre toutes, que soulèvent les vers intestinaux, il fallait un développement déjà très considérable de la zoologie, l'aide du microscope, et un esprit entièrement délivré de ces vaines conceptions théoriques qui ont si longtemps troublé les meilleurs praticiens.

Les anciens ne se faisaient aucune idée des relations

de parenté qui existent entre les vers et d'autres classes d'animaux. Ils ignoraient leur structure, leurs fonctions, leur mode de reproduction, bien qu'Aristote ait soupçonné qu'ils naissaient d'œufs, comme les autres êtres vivants. Cependant les détails que révèle la vue étaient assez bien décrits ; on trouve même signalée l'existence des cucurbitains. On sait que certains vers (ascarides) sont forts petits, que d'autres, plus gros, sont ronds et rougeâtres (Lombrics) et que les gros vers rubanés se distinguent au contraire par leur teinte blanchâtre. Leur siège est connu ; déjà on affirme que les ascarides habitent exclusivement le rectum.

Du reste, si le zoologiste a peu à se satisfaire en parcourant les textes que nous lui offrons, il n'en est pas de même du médecin. Ce qui importe à ce dernier, c'est-à-dire la réaction de l'organisme, est non seulement signalé, mais encore exagéré par les anciens qui employaient déjà, contre les affections vermineuses, les sommités de tanaïsie, les aposthèmes de courge, la fougère mâle, l'écorce de grenadier, etc. Seules les fleurs de Koussou manquent à l'appel. Comme on le sait, leur introduction dans la pharmacopée européenne est récente, puisqu'elle date des explorations du fameux voyageur James Bruce en Abyssinie. Nous donnerons plus loin, tout au long, les différentes recettes que nous ont fournies principalement Alexandre de Tralles et Paul d'Egine.



COUP D'ŒIL SUR L'ÉVOLUTION DES CONNAISSANCES DES
ANCIENS SUR LES VERS INTESTINAUX, PENDANT LA PÉ-
RIODE GRECO-ROMAINE.

On pourrait se demander quelle a été l'évolution des connaissances possédées par les anciens sur les vers intestinaux, et les symptômes qu'ils déterminent, pendant toute la longue période qui s'étend d'Hippocrate à Paul d'Egine, c'est-à-dire pendant près de dix siècles. On s'attendrait volontiers à voir ces notions, d'abord très brèves et très incomplètes, se développer successivement et atteindre leur plus haut point de développement chez les auteurs les plus récents. Mais d'abord il faut réfléchir que l'esprit humain a subi une éclipse aussi longue que complète, à partir du III^e siècle de notre ère. La science, entraînée dans la ruine générale de cette époque, n'a commencé à refleurir qu'assez tard, à la cour des califes Abassides de Bagdad, car il ne faut pas regarder comme des esprits originaux ces pâles imita-

teurs byzantins qui n'ont su se montrer que des compilateurs assez médiocres. Il faut, par conséquent, retrancher des auteurs originaux Oribase, Alexandre de Tralles, Aétius d'Amide, c'est-à-dire plus de la moitié des auteurs que nous citons. Ceux-ci ne sont que des compilateurs, parfois fort habiles ; Paul d'Egine se montre plus personnel.

Ce qui a droit à nous surprendre, c'est que ce sont, en définitive, les Hippocratiques qui nous ont donné sur les vers intestinaux les matériaux les plus complets et les plus exacts. Il y a là une anomalie qui s'explique par l'état assez avancé de la médecine au moment où parut Hippocrate. Ce grand homme en a été le législateur et non le créateur. Lui et ses successeurs directs avaient à leur disposition, non seulement l'observation clinique, mais encore les notions passablement étendues, paraît-il, que leur avaient laissées les Asclépiades de Cos des ^{v^e} et ^{vi^e} siècles avant J.-C., les médecins pythagoriciens et les philosophes Ioniens.

Plus tard, ce qui se perfectionne, ce n'est pas la description des vers intestinaux, mais les connaissances des phénomènes qu'ils déterminent dans l'organisme. Cœlius Aurelianus nous apprend que Diocles de Caryste, Erasistrate et surtout Asclépiade avaient écrit sur cette affection et qu'ils employaient déjà un grand nombre de médicaments, prescrits par leurs successeurs, notamment les clystères au sulfure d'arsenic, à l'armoïse, à l'absinthe (etc.) contre les ascarides, et la semence de

courge, ainsi que l'écorce du grenadier dans le cas de tœnia. Malheureusement, on en est réduit à des conjectures pour tout le reste, car leurs écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ceci peut cependant nous donner une idée exacte de la thérapeutique de ces anciens auteurs dont il s'est inspiré. Quant à la partie clinique de la question et à son côté zoologique, il ne leur a consacré que des développements insuffisants, croyant probablement que ces matières n'offraient au médecin qu'un faible intérêt pratique.

Arétée reste muet sur les affections vermineuses, mais il est à supposer que la description de celles-ci existait dans les fragments de ses œuvres qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Nous avons, pour nous dédommager, la traduction latine de Soranus, par Coelius Aurelianus. Le passage consacré par le médecin de la secte méthodique aux vers intestinaux est d'un grand observateur ; il est inestimable par la valeur du tableau morbide des affections vermineuses, l'abondance des détails et les renseignements historiques qu'il fournit et qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Galien n'a rien écrit de particulier sur les vers intestinaux dans les maladies des lieux, mais on trouve quelques renseignements çà et là dans ses autres ouvrages, notamment dans le *De curandi ratione* et dans l'*Isagogue* qui lui est généralement attribué.

Oribase aurait été précieux à consulter si toutes les

parties de sa grande encyclopédie médicale étaient parvenues jusqu'à nous ; il faut nous contenter pour les maladies vermineuses d'un abrégé fait par un écrivain bysantin du XII^e siècle qui n'a guère pris de son modèle que les recettes pharmaceutiques.

Heureusement, en compensation de cette perte, nous possédons la lettre fort importante qu'Alexandre de Tralles avait envoyée à un de ses amis dont l'enfant était atteint d'une affection vermineuse. Fort longue, elle donne, avec beaucoup de détails, l'histoire des vers intestinaux et des renseignements thérapeutiques intéressants.

Aetius offre à notre étude un fragment d'Hérodote, dans lequel ce médecin inconnu a bien décrit, tout en les exagérant quelque peu, les symptômes réflexes que déterminent les helminthes entozoaires. Le fragment, tiré d'Archigène, n'est pas non plus à dédaigner.

Quant à Paul d'Egine, il est fort intéressant à lire, à cause de l'abondance des renseignements qu'il nous fournit. Il montre dans ses jugements de la justesse et beaucoup d'esprit clinique.





ORIGINE DES VERS INTESTINAUX

D'APRÈS LES MÉDECINS DE LA PÉRIODE GRECO-ROMAINE

Les anciens ont attribué à la corruption des aliments ou de l'organisme la génération des vers intestinaux. Cette idée de la fermentation des matières putrides engendrant des animaux ne doit pas du reste nous étonner outre mesure. Elle a persisté jusqu'à ces derniers temps, et il a fallu les admirables recherches de Pasteur pour démontrer définitivement contre Pouchet et bien d'autres que tout être vivant dérivait d'un être vivant : « Omne vivum ex ovo ». Pendant l'antiquité, la théorie qui faisait naître les vers de la corruption des matières, loin d'être rayée de la science, comme de nos jours, était sérieusement soutenue par tous les hommes d'un vrai savoir qui croyaient constater ce fait maintes et maintes fois dans leurs observations et cela notamment pour les reptiles et les insectes. On sait en effet qu'il faut des méthodes rigoureuses pour prouver l'inanité de

la génération spontanée, tant les chances d'erreur sont grandes. Un des plus grands philosophes Ioniens, Thalès de Milet inventa une théorie qui faisait dériver les principales espèces animales de la boue humide. Malgré son caractère étrange et aventureux, cette idée eut beaucoup de succès parmi ceux qui admettaient que la terre avait un commencement. Les médecins de cette époque n'étaient donc pas bien coupables quand ils faisaient dériver les vers intestinaux de la corruption des aliments, d'un vice de nutrition ou de l'altération des parois intestinales.

L'auteur hippocratique, probablement Polybe, le genre d'Hippocrate, qui a écrit le livre sur les maladies (7^e volume de la traduction de Littré, page 597) nous a donné d'intéressants détails sur la façon dont les asclépiades de Cos entendaient la génération des vers plats, c'est-à-dire des *toénias*. Ils leur attribuaient une *origine intra-utérine*, du moins chez les jeunes enfants. « Je dis qu'il s'engendre chez l'enfant qui est dans le sein de sa mère. Lorsqu'une fois il est né, il n'y en a pas ; les matières fécales ne séjournent pas assez longtemps dans le ventre pour que de leur corruption et de leur séjour, il se forme un animal de telle taille. »

Il faut se rappeler que les anciens admettaient que l'utérus fabriquait pendant la grossesse une matière laiteuse qui plus tard, après la parturition, se détournait par des conduits étendus de l'utérus aux mamelles. Après cette explication, on comprendra plus facilement la phrase qui suit : « En effet bien des choses analogues se forment

chez l'enfant encore enfermé dans la matrice; le sang et le lait qui y abondent et qui s'y pourrissent à cause de la douceur du lait, donnent une matière purulente d'où proviennent les vers en ce lieu même. » Du reste cette explication de la génération s'appliquait aussi et plus facilement même, à cause de leur faible volume, aux lombrics, car nous trouvons plus loin la phrase suivante : « Les vers ronds s'engendrent aussi dans la matrice. La preuve en est que, les mères donnant à leurs enfants aussitôt après leur naissance de quoi leur faire rendre le méconium, afin qu'il ne s'échauffe pas dans le ventre et afin d'élargir l'intestin, on a vu souvent sortir, avec les premiers excréments, des vers ronds et quelquefois des vers plats. »

L'auteur hippocratique croyait que les vers ronds possédaient un des principaux attributs de l'être vivant, c'est-à-dire qu'ils pouvaient faire des petits; mais il refusait la fonction de reproduction aux *toénias*. Qu'on en juge plutôt : « Les vers ronds font des petits, les vers plats n'en font pas, quoique certains prétendent qu'ils en font aussi. » C'est qu'en effet on savait déjà à cette époque que la qualification de solitaire convient à cette variété d'entozoaire intestinal. On avait quelque idée de cucurbitains, c'est-à-dire des fragments, des segments génitaux du *toenia*, car l'auteur hippocratique reprend ensuite : « Il est vrai que ceux qui ont le ver plat rendent quelquefois dans leurs excréments comme des graines de citrouille, qu'on prétend être les petits de ce

ver plat. Je pense qu'on se trompe en disant cela : un seul animal ne donnerait pas de petits en nombre si prodigieux : le ventre ne serait pas assez grand pour les nourrir tous. »

Il fallait bien cependant expliquer la présence de ces cucurbitains. Voici la théorie ingénieuse émise à ce sujet par l'écrivain en question : « A mesure que les enfants croissent, le ver plat croît aussi, se nourrissant de tout ce qui arrive dans le ventre. Il acquiert une longueur égale à celle de l'intestin vers l'âge de la puberté ou plus tard. Quand il a atteint une longueur égale à celle de l'intestin, il s'arrête ; tout ce qu'il acquiert de longueur au delà est rendu par l'anus avec les excréments, et tombe en forme de graines de citrouille, ou même en fragments plus gros. »

Ainsi pour cet auteur la longueur de l'intestin règle d'une façon mécanique la longueur du *taenia* et les parties expulsées appartiennent au corps même de l'animal. La science moderne devait concilier ces deux opinions et donner raison, au moins en partie, aux uns et aux autres.

Comme l'auteur hippocratique que nous avons cité, elle admet que les cucurbitains sont des portions de *taenia*, mais elle a démontré que ces anneaux, ainsi séparés, contiennent des œufs, c'est-à-dire des petits, comme le soutenaient quelques médecins de la période hippocratique, qui n'avaient eu que le tort de prendre la partie pour le tout.

Cœlius Aurelianus, Celse, Alexandre de Tralles pensent que la corruption des aliments suffit à engendrer les vers intestinaux, sans faire allusion à l'origine foetale invoquée par l'école hippocratique : « Ils se forment, dit Alexandre de Tralles, lorsque les aliments s'altèrent et se putréfient. » Et cette explication lui paraît si simple, si rationnelle qu'il n'ajoute pas un mot de plus pour en donner la preuve.





VARIÉTÉS DE VERS INTESTINAUX ADMISES

PAR LES ANCIENS

La distinction des vers intestinaux en Ascarides, Lombrics et Tœnias, se trouve déjà nettement indiquée dans la collection hippocratique. Elle est affirmée par tous les auteurs de la période Gréco-Romaine. « Je rappellerai, dit Alexandre de Tralles, que les anciens admettaient trois espèces de vers : une variété de vers très petits, très tenus, qu'on a l'habitude d'appeler ascarides ; une deuxième variété formée par des vers ronds qu'on nomme Lombrics et enfin une troisième espèce, celle-ci constituée par les vers plats ou Tœnias. » C'est cette classification qu'avait adoptée Aristote dans le court paragraphe qu'il consacre aux vers intestinaux.

On connaissait assez bien le siège habituel de ces différentes espèces : les vers petits et tenus siègent, suivant Alexandre de Tralles, dans la portion la plus inférieure du gros intestin. Les vers ronds remontent plus haut, dans l'intestin grêle et parfois dans l'estomac, où ils pro-

voquent le vomissement. Quant aux vers plats, ils peuvent atteindre une telle longueur, qu'ils finissent par s'étendre dans tout l'intestin. « Je me rappelle, dit cet écrivain, en avoir vu mesurant plus de douze pieds. »

On connaissait la couleur grisâtre des Ascarides, rougeâtre des Lombrics et blanchâtre des Tœnias (1). La longueur et la forme de ces vers n'étaient pas ignorées, comme nous l'avons vu plus haut ; mais leur structure, leurs fonctions étaient totalement inconnues, ainsi que le démontre le paragraphe qu'Aristote a écrit sur les vers intestinaux et que nous croyons devoir reproduire plus loin.

Nous avons parcouru l'histoire des animaux d'Elie, si pleine de fables grotesques, mais nous n'avons rien trouvé d'intéressant. — Même mutisme chez Pline l'ancien qui dans son histoire naturelle se contente d'indiquer quelques remèdes employés à Rome pour combattre les vers intestinaux.

Les renseignements fournis par l'histoire des animaux d'Aristote se réduisent à bien peu de chose ; qu'on en juge plutôt : « D'autres insectes viennent dans la boue et les immondices, d'autres viennent dans les bois, soit dans le bois qui pousse encore, soit dans le bois déjà sec. D'autres se trouvent dans les poils des animaux ; d'autres jusque dans leur chair ; d'autres enfin dans leurs excréments, que ces excréments soient déjà expulsés, ou qu'ils restent encore dans l'animal, comme y sont les helminthes. Ces vers helminthes sont de trois espèces : ceux

qu'on appelle larges et plats ; ceux qui sont ronds et en troisième lieu les ascarides. Ces deux dernières variétés de vers ne produisent rien. L'espèce large et plate, qui s'attache uniquement à l'intestin, y produit quelque chose qui ressemble à de la graine de coloquinte ; c'est même là un signe qui sert aux médecins pour reconnaître les malades atteints de ce vers » (livre V, chapitre xvii, § 5, traduction Barthelemy de Saint-Hilaire, 3^e volume, pages 206 et 207).

Il résulte de ce passage qu'Aristote confondait les vers intestinaux dans la grande classe, alors si mal limitée, des insectes ; que cet auteur connaissait les trois grandes variétés de vers intestinaux : ascarides, lombrics et vers plats ; qu'enfin il attribuait à ces derniers seuls la production de ce que nous appelons aujourd'hui cucurbitains.





SYMPTOMATOLOGIE ATTRIBUÉE AUX AFFECTIONS
VERMINEUSES PAR LES ANCIENS

Les auteurs de la période Gréco-Romaine ont décrit d'une façon assez exacte les phénomènes réactionnels que détermine la présence des vers intestinaux dans l'organisme et, si le tableau morbide qu'ils laissent est un peu vague, et assez mal déterminé, il faut en accuser plutôt la nature même des choses que leur manque d'observation et d'esprit clinique. On pourrait, en effet, à propos des helminthes entozoaires, renouveler les querelles qui se sont produites récemment encore, lorsqu'il s'agit d'apprécier l'importance des troubles de la dentition. Parfois insignifiants chez certains malades, chez d'autres au contraire les troubles morbides peuvent s'assombrir à ce point qu'ils simulent à s'y méprendre le morbus sacer ou la méningite tuberculeuse plus terrible encore. L'enfant est pris d'insomnie, d'anorexie, de grincements de dents, de céphalalgies tenaces, il change de caractère et devient morose. Comme le dit fort bien

Paul d'Egine, il cherche la solitude et se fâche quand on le dérange ; il maigrit et pâlit. Parfois il perd subitement connaissance et ses petits membres sont affreusement agités par des convulsions qui ressemblent beaucoup à celles de l'épilepsie. Tous ces symptômes étant de nature réflexes et tels qu'on peut les réaliser aujourd'hui par l'excitation du grand sympathique abdominal, ils présentent par cela même un caractère fugace, essentiellement transitoire, fait pour étonner un observateur non prévenu. De plus, agissant par l'intermédiaire du système nerveux, leur sphère d'action est très grande et s'étend à peu près à tous les systèmes de l'organisme.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre exposé, nous allons diviser les symptômes décrits par les anciens, en troubles digestifs, troubles nerveux, troubles respiratoires, circulatoires et locomoteurs,

Troubles digestifs. — Toutes les perturbations digestives, amenées par la présence des vers intestinaux, ont été observées et signalées par les médecins grecs ; qu'on en juge plutôt. Ils ont parlé des coliques et des picotements dans l'abdomen et les attribuaient aux morsures des vers. Les enfants, disent-ils, projettent la langue en avant quand ils mangent ; ils salivent beaucoup ; leur haleine est fétide ; leur appétit est fortement dérangé et devient presque nul ; parfois ils vomissent ce qu'ils viennent de prendre. Ils peuvent avoir aussi de la diarrhée, de la lienterie, ou bien au contraire de la constipation.

Troubles nerveux. — Coelius Aurelianus, Alexandre de

Tralles, Paul d'Egine, ont beaucoup insisté sur les perturbations nerveuses dont ils s'exagéraient la gravité et la fréquence, au moins pour certaines d'entre elles. Voici d'ailleurs, au résumé, ce qu'ils nous ont laissé sur ce sujet. Les malades grincent des dents pendant leur sommeil; celui-ci est agité, souvent interrompu, troublé par des rêves sinistres. Certains s'éveillent subitement et sans cause apparente, en poussant des cris; puis ils se rendorment aussitôt. Beaucoup sont pris de céphalalgies très intenses; ils recherchent alors la solitude et sont fâchés quand on les dérange. Leur caractère peut changer et ils deviennent moroses. Parfois on voit survenir de l'épilepsie (éclampsie infantile), de la léthargie et même du délire. Ces deux derniers symptômes, bien que fort rares, sont cependant exacts.

Troubles respiratoires et troubles musculaires. — Bien que ces symptômes s'observent peu, ils existent pourtant, et on ne saurait taxer d'erreur ce que les anciens ont dit à ce propos. Ils avaient noté la fréquence d'une petite toux fatigante et sans crachats: chez quelques personnes, ont-ils dit, il y a même des crises d'étouffement. Ils ont aussi cité les crampes dans les muscles des membres et la lassitude qu'éprouvent certains sujets. Tout cela est exact, ainsi que le prouvent les descriptions des nosologistes actuels.

En résumé, à côté de quelques inexactitudes, les médecins grecs avaient fort bien observé toutes les altérations de la santé générale dans les affections vermineuses.

Le tableau qu'ils nous en offrent pourrait encore être regardé comme vrai, avec quelques modifications portant surtout sur la fréquence et la signification réelle de ces perturbations morbides. D'ailleurs, même à cette époque reculée, les médecins avaient vu que l'intensité de la maladie est fort variable, qu'elle peut être légère ou grave et que les symptômes sont loin d'être toujours les mêmes. « Il ne faut pas s'attendre, dit Paul d'Egine, à rencontrer tous les symptômes chez le même sujet, mais parfois seulement certains d'entre eux, suivant les circonstances qui prédominent. »





PRONOSTIC DES AFFECTIONS VERMINEUSES

Les anciens savaient que les affections vermineuses sont des maladies tenaces, et ils étaient portés à s'exagérer plutôt qu'à mépriser leur importance. Du reste ce que nous avons déjà dit plus haut le prouve suffisamment, de même que les graves perturbations qu'ils attribuaient à la présence dans l'organisme des vers intestinaux. Ce pronostic fâcheux porté par les médecins de cette période n'a donc rien qui puisse nous étonner, et nous ne serons pas surpris en rappelant qu'Alexandre de Tralles affirmait qu'un de ses malades avait été atteint d'un mal cardiaque, déterminé par la présence dans le pylore d'un gros ver venu de l'intestin. On attribuait du reste, à cette époque, aux vers plats, aux *tœnias*, la cause de la diarrhée et des coliques, mais on les accusait encore de produire l'Iléus et la maladie coeliaque. Pour ces médecins de l'école hippocratique, le *tœnia* indiquait l'existence

d'une perturbation chronique de l'organisme, et l'on croyait qu'il ne se montrait jamais dans les affections aiguës. Les gens du monde et beaucoup de savants attribuaient aux lombrics, mais surtout aux *toenias*, un grand nombre de cas de faim canine, de pica, de malacia et de soif ardente.

Enfin, on disait que certains vers pouvaient traverser les parois abdominales et sortir par l'ombilic (confusion probable avec certaines péritonites localisées par perforation intestinale avec ouverture du foyer purulent au dehors), que d'autres se nourrissaient du sang de leurs victimes en enfonçant leurs mâchoires dans un des vaisseaux de l'intestin. L'individu pouvait alors périr d'hémorrhagie.

Disons encore quelques mots du rejet des vers intestinaux, comme signe de pronostic en général. Les anciens étaient très partagés à ce sujet. Le plus grand nombre pensait que le rejet des vers intestinaux par le haut (narines et bouche) présageait quelque chose de funeste. Les autres croyaient que lorsqu'un individu rend des vers morts dans les selles, il était par cela atteint d'une pourriture générale et extrême, pourriture qui avait fait périr les vers contenus dans l'intestin du malade. De plus, il valait mieux les rendre avec les selles qu'à l'état isolé. Il était regardé comme extrêmement mauvais que ces vers, en sortant, présentassent un aspect sanguinolent et qu'ils s'accompagnassent d'une légère hémorrhagie intestinale (Hérodote, tiré d'Aétius).

Rappelons que, pour les Hippocratiques, l'expulsion des vers intestinaux constituait un signe critique important, quand celle-ci survenait dans le cours d'une maladie grave, telle que la phrénésie, la péripneumonie, etc.





DIAGNOSTIC

Avec des symptômes aussi mal déterminés, il n'est pas étonnant de constater que les anciens se soient basés, comme les praticiens actuels, principalement sur le rejet des vers intestinaux soit par le haut, soit par le bas, pour établir le diagnostic des affections vermineuses. Coelius Aurelianus et Paul d'Egine signalent l'utilité d'un vermifuge pour s'assurer du diagnostic. Les médecins de cette époque semblent avoir donné beaucoup d'importance aux troubles digestifs, surtout aux coliques et aux perturbations de l'appétit. Ils insistent considérablement sur les grincements de dents, le changement subit du caractère, la coloration du visage et l'amaigrissement. En cas de fièvre, disent-ils, il faut savoir si le mouvement fébrile est bien d'origine vermineuse, ou si, au contraire, la pyrexie n'est pas complètement indépendante d'une

affection vermineuse qui n'est plus alors qu'un épiphénomène. Les anciens croyaient, en effet, que la fièvre, par les putréfactions qu'elle produit, favorise la naissance des vers. Ils pensaient que les maladies bilieuses s'opposaient au développement des helminthes; mais il n'en était pas de même pour celles qui reconnaissent le phlegme comme origine.





THÉRAPEUTIQUE DES ANCIENS CONTRE LES AFFECTIONS
VERMINEUSES

Les remèdes employés par les anciens contre les affections vermineuses étaient fort nombreux et tirés presque tous, sauf la pierre de gaga (1), le vermillon de Sinope et quelques autres drogues, du règne végétal. Malgré une complexité, souvent trop grande, dans leurs formules, et une confiance exagérée dans certaines plantes, de vertu très contestable, telles que le chou, par exemple, on ne peut pas dire que la thérapeutique des médecins grecs, dans ce groupe spécial de maladies, soit à dédaigner. En effet ils prescrivent déjà l'écorce de grenadier, la fougère mâle, les semences de courge qui sont des tœnifuges assez efficaces. Ils ordonnent différents amers, tels que les nombreuses variétés d'armoises, et parmi celles-ci, la variété judaïque ou semen-contrà. Ils se servent contre les oxyures vermiculaires de lavements vermifuges et de suppositoires

(1) Pierre bitumineuse.

variés qui ont une certaine action contre cette espèce d'helminthes entozoaires.

Nous allons du reste revenir sur ces points; disons tout d'abord que la médication variait, non seulement suivant qu'on avait à faire aux lombrics, aux oxyures vermiculaires, ou au tænia, mais encore suivant que l'affection était considérée comme fébrile ou au contraire apyrétique. Cette distinction, dont on trouve déjà des traces dans les auteurs antérieurs, est surtout nettement établie par les écrivains byzantins, tels qu'Alexandre de Tralles, et Paul d'Egine. Quand il y a fièvre on se contentera le plus souvent de remèdes simples, tels que l'infusion de camomille (Paul d'Egine), le suc de chicorée, les semences de Coriandre, triturée dans l'eau et mêlée à l'oxyerat, le vermillon de Sinope pulvérisé, l'huile faite avec des olives qui n'ont pas atteint leur maturité complète. Celle-ci, disent Paul d'Egine et Alexandre de Tralles, est essentiellement utile parce qu'elle tue les vers et qu'elle provoque des évacuations par le bas. C'est dans le cas où on remarque de l'inflammation intestinale que les cataplasmes sont réellement avantageux. On se sert, pour leur confection, de graines de lin, de fleurs de lupin, de la racine de bryone, macérée dans de l'hydromel. Quand il n'y a pas de fièvre, on a recours aux remèdes les plus énergiques et en particulier aux drastiques. C'est dans ce cas qu'il est utile de se servir de l'écorce de grenadier; de la fougère mâle; de l'armoise abrotanum et judaïca et de l'aloès lavé pour les enfants, non

lavé pour les adultes qui offrent plus de résistance au médicament ; du vinaigre de table, des fameuses drogues inventées par les prêtres Egyptiens et qui portent les noms de Cyphi et de Masuaphium. Si le malade redoute les substances amères, on peut recourir aux substances aromatiques ou à amertume moins marquée que celle des remèdes précédents : ce sont l'iris, le safran, le polypode, la menthe, le calament, la mélisse, le safran bâtard ou carthame, l'Epine d'Egypte, le thym, le poivre qu'on associe généralement à d'autres substances. L'ail jouit aussi d'une grande réputation, ainsi que l'hysope, le lupin, la scammonée. Dans les cas tenaces, on prescrit l'hellébore ; on emploie assez souvent les semences de cresson ou de choux macérées dans l'hydromel ou dans du vinaigre. Scribonius recommande l'ail, les vieux fromages, la fougère de Macédoine, mêlée à du miel, ou enfin une mixture d'aloès, de scammonée, d'absinthe dans de l'eau mielée. Comme ses confrères de l'époque et des siècles postérieurs, il a une grande confiance dans la corne rapée. Marcellus prescrit à peu près les mêmes remèdes que Scribonius. Serenus Samonicus ordonne l'ail, les fruits de Sébaste, la fougère, la grenade, déjà recommandée par Caton l'ancien dans son *Re rustica*. Coelius Aurelianus conseille en outre des remèdes précédents, 6 drachmes de papier brûlé et d'arsenic à dose égale, ce qui devait amener des accidents. En cas de constipation, il prescrit les lavements huileux ; en cas de relâchement, les constrictifs à l'intérieur : le vinai-

gre, le lupin, la corne rapée. Il donne, quand l'affection vermineuse est rebelle, la moutarde, la squine, l'alkanète, la gentiane, l'épurga, et la coloquinte. Rappelons que Coelius Aurelianus et les médecins de son époque se servaient, contre le *Toenia*, non seulement de la fougère mâle et de l'écorce de grenadier, mais aussi de la saumure et des aliments salés. Galien recommande les amers contre les lombrics et les drastiques contre le *tœnia*, surtout la fougère mâle ; il fait les mêmes prescriptions dans l'Isagogue qui lui est généralement attribué.

Aetius emploie les remèdes de ses prédécesseurs ; il croit qu'ils agissent en tuant les vers par leur acrimonie, soit en les éloignant par leur amertume, soit encore en favorisant leur expulsion par les selles qu'elles déterminent. Nonnus et Actuarius ne font que copier leurs prédécesseurs ; cependant le dernier émet cette opinion, que les vers blancs sont produits par l'indigestion, les vers rouges par la putréfaction et qu'il faut alors agir en conséquence.





HIPPOCRATE

*4^e Livre des maladies, 7^e volume de la traduction Littré,
p. 597.*

Je me propose maintenant de parler des vers plats. Je dis qu'ils s'engendrent durant que les enfants sont dans le sein de leurs mères. Lorsqu'une fois ils sont nés, les matières fécales ne séjournent pas assez longtemps dans le ventre pour que de leur corruption et de leur séjour, il se forme un animal aussi grand que celui-ci. Les personnes en bonne santé rendent communément tous les jours les excréments de la veille. Or, un tel ver ne saurait s'engendrer dans aussi peu de jours que les hommes en passent quelquefois sans aller du ventre. L'on voit qu'il se forme chez les enfants bien des choses analogues durant qu'ils restent enfermés dans la matrice ; le sang et le lait qui y abondent et qui s'y pourrissent à cause de la douceur du lait, donnent une matière purulente d'où proviennent les vers en ce lieu même. Les ronds s'y engendrent ainsi. La preuve en est que, les mères donnant à leurs enfants aussitôt après la naissance de quoi leur faire rendre le méconium, afin qu'il ne s'échauffe pas dans le ventre et afin d'élargir l'intestin, on a vu souvent sortir, avec les premiers excréments, des vers ronds et quelque-

fois des vers plats. Quand ils n'en rendent pas de ronds, il arrive ensuite qu'il s'y en engendre, et ceux-ci font des petits; mais les vers plats n'en font point, quoique certains prétendent qu'ils en font aussi. Il est vrai que ceux qui ont ce ver rendent quelquefois dans leurs excréments, comme des graines de citrouille qu'on prétend être les petits des vers plats. Je pense qu'on se trompe en disant cela : un seul animal ne donnerait pas de petits en nombre si prodigieux : le ventre ne serait pas assez grand pour les nourrir tous. A mesure que l'enfant croît, le ver plat croît aussi, se nourrissant de ce qui arrive dans le ventre. Il acquiert une longueur égale à celle de l'intestin, vers l'âge de la puberté ou plus tard. Lorsque le ver est parvenu à une longueur égale à celle de l'intestin, il s'arrête. Tout ce qu'il acquiert de longueur au delà est rendu par l'anus avec les excréments et tombe en forme de graines de citrouille ou même un peu plus gros. Dans des voyages, dans des fatigues lorsque le ventre s'échauffe, ce ver sort par le bas et il en pend par l'anus une partie qui se coupe ou bien qui rentre. Une preuve qu'il ne fait pas de petits et que les choses se passent bien comme je le pense, c'est que si, en traitant du ver plat, on donne un purgatif ou quelque boisson appropriée, après avoir bien préparé le sujet, l'animal sort tout rond, en un morceau, comme une boule, et l'homme est entièrement guéri. Mais si, en prescrivant des remèdes, on rend, de ce ver, la longueur de deux à trois coudées, ou même davantage, il se rompt et l'on passe ensuite un long temps sans en voir, mais il reparait plus tard de plus fort. Cette observation mène à croire que le ver plat n'engendre pas de petits et ce qui paraît en forme de graines de citrouille, en sont des morceaux. Il ressemble, dans sa forme, à une lisière

faite de la membrane blanche des intestins. Les symptômes sont qu'on rend de temps en temps, avec les excréments, comme des graines de citrouille. Quand on est à jeun, on le sent qui se jette du côté du foie ou ailleurs et il y cause de vives douleurs. La salive vient quelquefois à la bouche, quand il se porte vers le foie ; d'autres fois, non. On crache abondamment ; peu de temps après que les crachats sont arrêtés, on a de fortes tranchées, quelquefois aussi de fortes douleurs au dos, car le ver s'y attache. Tels sont les symptômes du ver plat. Ceux qui l'ont n'en éprouvent rien de funeste : mais le rétablissement de la santé, quand ils ont des maladies, est chez eux très lent et très difficile : le ver consume une partie de la nourriture. Quand on le combat avec les remèdes convenables, on en guérit. Si on le néglige, il ne sort pas de lui-même ; mais on n'en meurt point ; il n'empêche pas de parvenir à la vieillesse. Voilà ce qui concerne l'origine du ver plat et ses symptômes.





SORANUS

Le traité de Soranus, traduit ou plutôt adapté en latin par Cœlius Aurelianus, contient des renseignements intéressants sur les vers intestinaux (de lombricis liber IV). Malheureusement le début du paragraphe qui leur est consacré nous manque. Quoi qu'il en soit, voici la description qui nous reste dont nous avons supprimé la partie thérapeutique peu intéressante.

« D'autres, comme Asclépiade, ont cru devoir, dès le début, recourir aux clystères irritants. Chez quelques malades, il se produit de la diarrhée, sans que pour cela il y ait expulsion des vers intestinaux ; il survient du malaise, des nausées, de la perte des forces, de la pâleur, de l'émaciation, une petite toux sèche que réveille le moindre effort, de la défaillance qu'on nomme lypotymie. Chez les enfants, il y a pendant le sommeil de l'agitation, des plaintes, des grincements de dents, des attitudes extraordinaires, des cris sans cause. Certains ont des crises subites d'étouffement : ils sont pris de convulsions de toute l'économie. D'autres tombent par intervalle dans une sorte de coma et ressemblent à des léthar-

giques : le visage se décompose, le teint change, et tout est accompagné parfois de frissons dans les membres et de la difficulté à répondre aux questions.

Chez les enfants, on sent souvent la position et les mouvements des lombrics à une dureté caractéristique du ventre, les malades sentent leurs mouvements. Quant au pouls, ainsi que le dit Themison dans ses lettres, il est inégal et le plus souvent difficile à sentir.

Ils sortent par l'anus, quelquefois par la bouche ou même par les narines; ils arrivent à sortir aussi plusieurs enroulés ensemble et formant une sorte de sphère; rarement, ils sont expulsés isolément. Ils sont accompagnés de sang, ou de matières fécales ou de substances bilieuses; ils sont morts ou vivants, gros ou petits : leur couleur est blanchâtre ou rougeâtre. Il survient plus ou moins grand nombre de phénomènes suivant le nombre et la forme des vers, soit que la quantité soit à incriminer, soit qu'il s'agisse de tel ou tel siège du mal, suivant qu'ils remontent dans l'estomac ou qu'ils restent dans l'intestin déterminant de la faiblesse ou de la force, de la fièvre ou de l'apyrexie. On constate aussi des phénomènes qui appartiennent à d'autres affections : Dérangements d'esprit et phrénésie, l'aphonie, la léthargie, la suffocation de la matrice (crise d'hystérie), l'apoplexie et l'épilepsie, l'engourdissement des sens de la salivation dans certains cas. Pendant l'attaque, il y a ascension de la matrice que les Grecs appellent hystérie, principalement quand il s'agit d'une femme adulte et d'un utérus déjà malade. L'aphonie au contraire survient dans l'enfance, à la suite de troubles gastriques et intestinaux. D'autre part dans le coma, les malades diffèrent des léthargiques à cause de la tuméfaction du corps que révèle le pouls doux et bondissant. L'affection vermineuse diffère de

l'iléus en ce que les fonctions anales ne sont pas supprimées : la pâleur est précoce ou bien les malades restent dans l'immobilité, jetant des cris et articulant des mots sans suite. La différence avec les affections du cardia consiste en ce qu'il n'y a pas de mouvements d'humeur, mais des tortillements du ventre. Ils diffèrent des syntectiques par l'absence de douleurs et de troubles intestinaux qui existent dans les affections vermineuses et qui manquent dans cette maladie. Quant à ceux qui d'eux-mêmes, ou à cause d'une surcharge alimentaire, semblent pendant le sommeil vouloir sucer avec leurs lèvres, ou bien rejettent sans cause des aliments, chez eux des phénomènes semblables de l'affection vermineuse sont bien plus accusés, lorsque le malade a absorbé peu d'aliments. Les anciens se sont occupés du pronostic qu'entraîne le rejet des vers ; mais leur avis diffère.

Dans son livre sur le pronostic, Hippocrate dit que le rejet des vers par la bouche signifie que le malade va succomber. Il serait donc grave de vomir des vers parce que cela indiquerait une corruption de toute l'économie. Dioclès dans son traité du pronostic prétend que c'est là un évènement qui n'est pas grave et n'a pas de signification propre. Au contraire la chose est naturelle ; par l'anus il vaut mieux que les vers soient rendus minces et morts que vivants et sanguinolents. Dans le paragraphe qu'il a consacré au vomissement, il dit que les vers rendus par la bouche, quand ils sont gros et vivants, entraînent la fièvre. Dans son commentaire du traité du pronostic d'Hippocrate, Hérophile dit que l'expulsion des vers, morts ou vivants, est sans importance pour l'avenir de la maladie.

Apolonius Glaucus, dans son traité sur les affections internes, prétend que rendre des vers ronds (lombrics)

CAS OU LA FIÈVRE EST VIOLENTE

Quand la fièvre est violente, on prescrira de la conserve de rose au miel, ce qui fortifie l'estomac et tue les vers intestinaux par son amertume, calme la soif et dissipe la fièvre. Si l'on n'en possède pas, on peut donner de l'eau de rose avec du miel ou de l'huile de rose avec de l'eau. Comme médicament externe, on se servira d'un onguent à la rose, mais bien préparé : on mélange la cire avec l'eau et on prend bien soin que l'huile de rose ne brûle pas ; on en met autant que de cire. Quand ces deux substances se sont bien mélangées, on attend un peu jusqu'à ce qu'elles soient très bien refroidies. Quand elles se sont refroidies progressivement, et qu'elles ont formé une masse, on secoue le tout dans une écuelle, en y joignant un peu d'eau et d'huile de rose, jusqu'à ce que la masse soit devenue fluide. L'onguent préparé ainsi combat la fièvre, indispose les vers, ramène l'appétit. Il réussit encore dans bien d'autres inflammations telles que le charbon (furoncle), l'érysipèle, les inflammations anales, le rhumatisme des pieds, quand la fluxion a un caractère bilieux et corrosif. Enfin cet onguent est excellent aussi dans les céphalalgies, engendrées par l'échauffement des humeurs. En un mot, il y a peu d'onguents qui puissent répondre à tant de buts différents. Les onguents formés avec l'anchusa tinctoria, l'huile de pétrole sont également très utiles. Ce qui vaut le mieux, c'est de se servir d'une mixture de camomille (huile) et d'une eau dans laquelle on a fait macérer du melilot et de l'absinthe ; il faut que le linge qu'on y trempe ne soit pas retiré trop chaud. Pour tempérer l'amertume du mé-

lange qui ferait partir les vers par le haut, on y additionne du miel qui attire ces animaux et les pellicules dont ils se nourrissent vers les parties inférieures. Si la fièvre continue néanmoins, on aura recours à une diète humo-difiante et rafraîchissante.

REMÈDES QUI TUENT LES LOMBRICS

On tue et on se délivre des vers ronds (lombrics), en ordonnant les semences de colza, principalement celles de la variété commune: on les fera cuire dans de l'huile de rue et on fera avaler la macération chaude, dont on donnera environ six cyathes. On peut employer, dans le même but, la macération du portulaca oléracea, de l'armoise maritime qu'on additionnera ou non de riz et qu'on mélangera avec du miel. On peut aussi faire dissoudre dans de l'eau et cuire de la pierre de gaga et donner à boire la dissolution. On obtient les mêmes effets avec une macération dans l'eau bouillante d'hysope, de figue (*ficus carita*) et de rue; on y ajoutera du miel.

On peut encore chasser et tuer les lombrics, comme les ascarides, en prescrivant au malade la macération froide de menthe ou de calaminthe, additionnée de vinaigre; on peut aussi la donner avec du miel, du sel et même sous forme de poudre. Le thym et un peu de coriandre, mélangés à du miel, peut fournir des effets identiques; on le prendra mieux avec du miel. Ces remèdes provoquent, en même temps, la production des selles.

REMÈDES CONTRE LE TËNIA

On se débarrasse du tœnia en donnant au malade du cresson ou de la racine de coctus ou de l'huile de ricin.

et tenus qu'on a coutume de nommer ascarides; une deuxième variété, formée par des vers ronds, et enfin un troisième groupe composé de vers plats. Les vers petits et minces siègent dans la partie la plus inférieure du gros intestin; les vers ronds remontent plus haut dans l'intestin grêle et parfois dans l'estomac où ils provoquent les vomissements. Quant aux vers plats, ils peuvent atteindre une telle longueur qu'ils finissent par s'étendre dans tout l'intestin. je me rappelle en avoir vu un qui mesurait 12 pieds. Voici pour leurs espèces. Ils se forment lorsque les aliments s'altèrent et se putréfient.

Avant d'entreprendre le traitement, il faut savoir la variété de vers à laquelle on a affaire et le siège qu'ils occupent. Il faut connaître aussi tout d'abord si l'affection est bien causée par la présence de vers intestinaux.

Souvent, en effet, l'enfant ne se plaint que de nausées et de douleurs abdominales, symptômes que des humeurs bilieuses, mauvaises et corrompues peuvent également déterminer. Aussi ne saurais-je me contenter de simples conjectures et dois-je examiner au préalable si les symptômes que déterminent les vers intestinaux sont présents, avant de recourir à une médication quelconque.

Symptômes qui indiquent la présence de vers intestinaux. — On reconnaît les vers à ce que le malade qui en est atteint est exposé à plus d'insomnie et de dyspepsie que ne le comporte l'état normal, lorsqu'il avale des aliments lourds et qu'il se baigne immédiatement après le repas. Il se plaint de douleurs abdominales, de picotements, de morsures, de tiraillements articulaires. Dans ce genre d'affection, tant que se poursuit la multiplication des vers, le pouls est faible, insensible et disparaît quelquefois à certains moments. Beaucoup de malades éprouvent

des frissons, du délire ; ils font craquer leurs dents en les serrant les unes contre les autres, se lèchent les lèvres et leur haleine est fétide. Ils n'ont pas d'appétit et vomissent aussitôt qu'ils viennent d'avalier. Ils errent çà et là sans trouver le repos, changent à chaque instant leur attitude dans le lit, se plaçant tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. Quand ils vont succomber, ils sont pris d'une sueur froide abondante et d'une disparition complète des forces. Tels sont les phénomènes que déterminent les vers et pour les faire disparaître, il faut recourir à des médicaments dont le pouvoir vermicide soit bien connu.

Traitement des vers intestinaux quand il existe de la fièvre. — On reconnaît facilement que ceux qui sont atteints de vers intestinaux ne peuvent prendre qu'une nourriture légère ; mais on sait aussi combien peut être variable la nature de cette nourriture légère, tantôt échauffante, tantôt modérée et rafraîchissante. Il est rare que la fièvre soit violente dans cette affection ; dans ce cas, il ne faut pas recourir, pour tuer les vers, aux moyens qui raréfient, mais à ceux qui échauffent modérément. A cette catégorie appartiennent les racines d'opium, la camomille, le merpilus germanica dont la substance est plutôt visqueuse et phlegmatique qu'échauffante.

PURGATIFS

On provoque les selles par un mélange d'huile avec de l'eau, ou par de l'eau miellée ou par du miel additionné de camomille. On oindra le ventre avec une mixture de vin et d'huile, dans laquelle on aura fait macérer un peu d'armoise.

annonce des indigestions et plus tard une crise.

Apolonius de Memphis dit que la présence des vers dans le cours des maladies est toujours un mauvais présage, surtout quand les vers sont morts.

Antiphane, dans son livre appelé panoptère, pense qu'il vaut mieux rejeter les vers par le bas que par le haut, qu'il est préférable qu'ils soient seuls qu'accompagnés de matières fécales.

Chrysippe, disciple d'Asclépiade, avance dans le 3^e livre de son traité sur les Lombrics, que rejeter des vers morts dans le cours d'une maladie, indique que l'individu va succomber, car cela montre l'acuité du mal. Il rappelle qu'Hippocrate a soutenu que le rejet des vers avec les matières fécales sur le déclin d'une maladie n'a pas de signification comme pronostic. Cet auteur veut que Dioclès n'ait pas contredit Hippocrate en disant qu'il valait mieux que les vers fussent morts : en effet l'opinion de l'un s'appliquait aux malades par relâchement et la sentence de l'autre aux malades par resserrement des pores.

Quant à nous, nous dirons qu'en général les vers intestinaux indiquent une certaine corruption qui peut être avantageuse chez certains lientériques, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant des fièvres, mais que dans les autres cas, c'est un événement nuisible. Leur aspect sanguinolent signifie l'épuisement de l'individu ; les vers blancs se nourrissent d'aliments peu modifiés ou corrompus : les vers rouges prennent le sang lui-même. Au début d'une fièvre, leur rejet indique le trouble des parties supérieures ; quand ils sont chassés avec des matières fécales ou de l'urine, il y a relâchement.



LETTRE D'ALEXANDRE DE TRALLES

Mon très cher Théodore,

Tu m'as écrit que ton fils est tombé dangereusement malade, et tu m'as demandé si je ne pouvais pas lui porter secours en lui indiquant un moyen propre à combattre les vers intestinaux. Tu n'aurais pas dû te borner à me donner sèchement cet avis, mais il fallait encore me décrire les caractères de l'affection dont l'enfant est atteint et m'apprendre s'il y a fièvre, vomissements; me dire enfin s'il possède de l'appétit ou s'il éprouve de la soif. Il aurait fallu me décrire le ver qu'il a rendu, les symptômes morbides qui ont précédé ou accompagné le mal dont l'enfant souffre actuellement. J'aurais pu ainsi comprendre beaucoup plus facilement ce qu'il en est et je n'aurais aucunement besoin de renseignements complémentaires. Grâce au caractère incomplet des détails que tu me donnes, je suis forcé de considérer non un cas bien déterminé, mais une série de cas probables.

Je rappellerai tout d'abord que les anciens considéraient trois variétés de vers : une espèce de vers petits

On le chasse et on le tue en usant abondamment des fruits du noyer (*nux juglans*). On obtient les mêmes résultats avec la macération de feuilles de myrthe ou des rameaux de grenadier. On peut aussi pulvériser la plante vermifuge (*semen contra*) et donner cette poudre en décoction.

Les mêmes effets s'obtiennent avec l'écorce de racines de mûrier, ou avec le *crizophora tinctoria* dont on donne la macération de graines additionnée de soude et d'hysope, ou de cresson macéré et additionné de garum et de miel. L'on donne avec le même succès les racines de *carlina acoulis* qu'on fait cuire dans un demi-cotyle de vin et auxquelles on ajoute de l'origan. Les vers plats sont chassés aussi par une macération d'hysope et de racines de cresson, additionnées de miel; il est encore préférable d'ajouter deux oboles d'huile de scammonée ou d'hellébore oriental.

On tuera de même les helminthes plats avec de l'ail, une poudre de racine, additionnée de miel, de fougère mâle. Par le même remède, on se débarrasse aussi des vers ronds. Et, pour cela, on en donnera un drachme qu'on fera macérer dans du vin. La valériane, le cumin, sont également des vermifuges efficaces.

On obtiendra les mêmes effets avec de la nigelle officinale (cumin noir des anciens) qu'on fera macérer et qu'on appliquera sous la forme de cataplasme au niveau de l'ombilic. On peut employer dans le même but et de la même façon la coloquinte; ou bien on mêlera celle-ci à des graines de lin ou à de la farine de figues. On mettra le cataplasme formé de ces différentes substances au niveau des parties inférieures de l'abdomen. C'est ainsi qu'on se débarrassera des vers. En un mot, tous ces médicaments donnent de merveilleux effets chez toutes les

personnes sérieusement indisposées par les vers intestinaux.

REMÈDES CONTRE LES ASCARIDES

On tue les vers intestinaux et surtout les ascarides, avec des lavements d'huile de cèdre. On administre ensuite une macération dans du vin de cumin noir et on y ajoute de la farine : on emploie ce remède sous forme de cataplasme. Les clystères, formés par la macération dans l'eau chaude de camomille à laquelle on mélange de la farine d'orge sont encore préférables. Ces remèdes tuent toutes les espèces de vers intestinaux.

On arrive aux mêmes résultats, en administrant de l'ivoire pulvérisé. Les diverses espèces de vers sont encore détruites par la calaminthe ; on pulvérise la plante sèche qu'on fait macérer dans deux xestes de vin ; on en donnera le tiers au malade.

On prescrit également les macérations d'aloès et de chicorée, auxquelles on ajoute du vinaigre. L'ail est encore recommandable, ainsi que la décoction d'armoise (abrotanum) dont on emploiera environ le tiers à la fois. L'addition de vinaigre rend le médicament plus actif.

On a cité encore une foule d'autres remèdes ; mais il faut savoir les employer à propos et les préparer avec soin.





CELSE

DES VERS QUI S'ENGENDRENT DANS L'INTESTIN

Il se trouve quelquefois des vers dans l'intestin ; on les rend tantôt par les selles, et tantôt ce qui est plus dégoûtant, par la bouche. Ces vers sont quelquefois plats, et ce sont les plus mauvais, quelquefois, ils sont ronds. Si les vers sont ronds, espèce qui attaque surtout les enfants, on peut employer les mêmes remèdes que pour les plats, mais moins forts, comme la semence écrasée de chou ou d'ortie, ou celle de cumin, ou de menthe dans de l'eau, ou bien une décoction d'absinthe, ou l'hysope dans l'eau miellée, ou la semence de cresson écrasée et mêlée dans du vinaigre. On se trouve aussi fort bien de manger du lupin et de l'ail, ou de prendre de l'huile en lavement. Si les vers sont plats, il faut donner pour boisson de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir du lupin ou de l'écorce de mûrier ; ou dans laquelle on aura mêlé, après l'avoir concassé, de l'hysope, ou quelques pincées de poivre, ou un peu de scammonée. Ou bien on fait manger un jour beaucoup d'ail, et ensuite on fait vomir ; le jour d'après, on prend une poignée de petits racines de grenadier ; on les écrase ; on les fait bouillir dans trois

setiers d'eau jusqu'à diminution des deux tiers ; on y ajoute alors un peu de nitre et on boit à jeun cette décoction. Trois heures après, on prend deux doses de la même boisson ou de saumure épaisse, mêlée avec cette décoction ; ensuite on se met sur un bassin rempli d'eau chaude.

CELSE, Livre IV, chapitre xvii (d'après Targa).





PAUL D'EGINE

VERS INTESTINAUX — LIVRE IV, CHAP. 57

Il y a trois espèces de vers intestinaux : les ronds, les plats, et ceux que l'on a appelés ascarides. Tous sont le produit de matières crues et pituiteuses qui ont subi un degré convenable de putréfaction. Ils se rencontrent chez les enfants et chez les autres personnes qui prennent beaucoup de nourriture. Les humeurs brûlantes, âcres, ne pourraient pas les engendrer. En effet ces matières sont trop puissantes pour la nutrition et par conséquent il n'en sort pas des vers. Les liquides bilieux les détruisent tout particulièrement. Si par hasard, de la bile jaune est rejetée avec des vers par en haut ou par en bas, soyez sûrs que ces vers ont pris naissance dans l'intestin, pendant que la bile se collectait plus haut, vers le pylore ou autre part. Nous allons maintenant décrire la forme, la génération, la situation, le diagnostic et le traitement de chaque variété, en commençant par les lombrics.

Lombrics. — Ils ont la forme de vers ronds et sont con-

nûs de tout le monde, parce qu'ils sont plus communs que les autres espèces. Ils sont engendrés dans l'intestin grêle et se rencontrent assez fréquemment dans l'estomac d'où ils sortent à l'extérieur en remontant dans la bouche et parfois dans le nez. Ces vers sont très communs chez les enfants, principalement ceux qui sont atteints de fièvre qui les produit facilement par un commencement de putréfaction et plus tard par la nature maligne de la pyrexie, puis au déclin de l'affection par un retour à un état plus favorable. C'est pourquoi Hippocrate a dit : « c'est un bon symptôme de crise que l'évacuation des vers intestinaux et que ceux-ci succombent très rapidement. » Ceux qui sont porteurs des vers ronds ressentent dans l'estomac et dans l'intestin des douleurs. Ils sont pris d'une petite toux sèche, parfois de hoquet, de palpitations ; certains s'éveillent subitement en poussant des cris, puis se rendorment aussitôt après. Le pouls est inégal, la fièvre a des exacerbations irrégulières avec frissons dans les jointures. Ces exacerbations se produisent à trois ou quatre reprises dans le jour ou dans la nuit sans forme bien déterminée.

Les enfants mâchonnent et projettent la langue en avant sans cause apparente et grincent des dents ; ils ferment les yeux et recherchent le silence et s'irritent quand on les dérange. Tout cela se produit en un temps assez court. Parfois les vers, en rampant dans l'estomac, occasionnent des nausées, des douleurs déchirantes, de l'anorexie. Forcés de prendre des aliments, ces malades peuvent à grand peine surmonter leurs nausées. Ils vomissent ce qu'ils ont pris, ou leurs intestins, par suite de la corruption des aliments, s'enflent comme une vessie. Leur corps dépérit d'une façon étrange, car il n'y a ni absence d'aliments, ni flux extraordinaire au dehors. Il ne faut pas s'attendre

à rencontrer tous ces symptômes chez le même sujet, mais parfois seulement certains d'entre eux, suivant les circonstances qui prédominent et quelquefois la plupart d'entre eux.

Les symptômes proviennent des mouvements des vers qui se retournent et mordent les parties qu'ils avoisinent; la fièvre, d'autre part, produit des vapeurs nuisibles qui s'élèvent au cerveau. En ce cas, il faut faire attention à la fois à la fièvre et aux vers. Parfois même c'est la fièvre qu'il faut regarder comme secondaire et on dirigera toute son attention contre les vers qu'on s'efforcera de chasser du corps. Beaucoup qui ont négligé d'y prendre garde ont été dévorés par eux et sont morts au milieu de convulsions. Certains médecins disent qu'ils les ont vus s'échapper des aînes du malade. On peut les chasser en les tuant et pour cela on aura recours principalement aux substances amères. Quand le traitement de la fièvre et des vers doit être le même, les remèdes les plus simples sont de mise. On fera prendre tout d'abord au malade une décoction de camomille ou des fruits de Sébaste; on peut donner ces remèdes bouillis.

Nous pouvons aussi prescrire le suc de la chicorée ou les semences de coriandre, triturer dans l'eau chaude et mêlées à de l'oxyérat ou une décoction de la plante appelée oreille de souris ou de la corne rapée ou du vermillon de Sinope finement pulvérisé. On prescrira au malade d'avaler deux cuillerées d'huile d'olives qui ne soient pas complètement mûres et par conséquent très amères, parce que l'amertume tue les vers, pendant *que leur principe huileux provoque une évacuation par le bas*. Quand il y a inflammation des intestins et tympanisme on se servira de cataplasmes de graines de lin ou d'absinthe, de fleurs de lupin ou de la racine de bryone,

macérée dans l'hydromel. On fera des onctions sur les hypochondres avec de l'huile de camomille, avec du vin ou des macérations des fruits d'absinthe ou d'aloès. Quand la fièvre n'est pas dangereuse, on peut donner du fruit de Sébaste ; quand il n'y a pas de fièvre, on peut administrer les drastiques les plus énergiques, tels que la décoction de sériphium, le calament, la fougère mâle, les semences de cardamome, une décoction de grenades acides réduite à un tiers, du cumin cuit, de la soude brune, de la semence contre les vers ou bois du sud en pilule avec du miel, ou les macérations de semences de choux. L'absinthe suffit souvent à elle seule ; on peut encore donner trois scrupules d'aloès lavé ; c'est un des remèdes les plus renommés ; si la personne est robuste l'aloès n'a pas besoin d'être lavé. Comme les enfants ne veulent pas l'avaler de bon gré, on les mettra sur le dos, on leur ouvrira la bouche avec une cuiller et on leur fera couler à l'intérieur la solution d'aloès avec une seringue munie d'un long tuyau qu'on fera descendre aussi loin qu'il est possible. C'est là une excellente méthode chez les enfants qui ne veulent pas prendre ordinairement l'aloès de bon gré. On peut s'en servir pour alimenter les sujets, en cas d'anorexie. Le cyphi et le masuaphium sont ordonnés avec succès ainsi que la corne brûlée (1), mélangée à du miel ou à de l'oxymel. On peut donner également tous les autres remèdes mélangés à de l'oxymel. C'est le vinaigre de table qu'il faut préférer, principalement quand il s'agit d'adultes. On peut aussi donner de la moutarde avec de l'huile et du vinaigre, environ une cuillerée. Ceux chez qui les vers ont déterminé un flux intestinal pour-

(1) D'après M. de Tornéry qui, a bien voulu nous aider dans nos traductions, l'usage de la corne brûlée ou râpée remonterait aux temps hippocratiques.

ront prendre une potion au suc de plantain ; on pourra leur donner aussi le plantain à l'état sec ; ce remède est utile à la fois contre le flux intestinal et les vers. On ordonnera encore des cataplasmes de farine d'orge crue, ou avec de la fougère, de l'absinthe, des fleurs de lupin (1), des semences d'absinthe, ou du bois du sud, ou de l'écorce de grenadier. Comme beaucoup redoutent les substances amères, on préférera, dans ce cas, les remèdes qui n'offrent vraiment pas ce goût d'amertume, tels que le fruit de casse, le thym, le pin royal, le cyprès, le polypode, l'iris, le safran bâtard (carthame), l'épine d'Egypte avec un poids égal de poivre ; on en donnera six scrupules, ou bien on aura recours à la menthe, à la racine de mûrier, ou à la décoction de la pierre Gaga (2). On peut administrer aussi à l'extérieur l'aloès dans l'huile de noix ou le vin. Ceci réveille l'appétit qui ne doit pas être négligé. On peut mélanger l'aloès avec l'absinthe : on frictionnera l'ombilic avec une dissolution de fiel de bœuf. On peut faire aussi des frictions avec l'huile rosat ou l'huile de cèdre, additionnée de cire (pour en faire un onguent), sur tout le corps. On pourra aussi se servir d'une solution de résine de cèdre ou l'on emploiera une macération de menthe ou de thym dans l'huile rosat ou bien encore on peut mélanger celui-ci avec le sériphium ou encore on appliquera sur le ventre une macération de feuilles de pêcher. On peut oindre l'ombilic avec de la moelle de cerf ; on en fera autant pour les ânes. Si cela est nécessaire, on se servira d'un cérat à l'aloès, à l'absinthe, aux fleurs de lupin, au sériphium, au thym ; on donnera de chacun six scrupules. On y ajoutera une quantité suf-

(1) Les anciens appréciaient beaucoup les qualités vermifuges du lupin.

(2) Pierre bitumineuse.

fisante de cire et d'huile de camomille, on triturerà le tout et on y mélangera du fiel de bœuf. On peut prescrire de fréquents lavements avec du miel dont la douceur attirera les vers en bas ; mais si ces lavements ne sont pas rendus et produisent, en se putréfiant, des vapeurs nuisibles, on les fera évacuer par l'aloès ou la médecine appelée picra. Dans certains cas il est très utile de provoquer une évacuation modérée à l'aide d'un suppositoire.

Tænia. — Les tænia sont, si je puis m'exprimer ainsi, la transformation en un corps vivant de la membrane interne de l'intestin et quand ils sont expulsés entièrement, on s'aperçoit qu'ils sont parfois d'une longueur effroyable. Ils peuvent aussi être évacués partiellement ; quand ils ont perdu leur point d'attache, ils sont évacués entièrement. Très souvent, le tœnia ne détermine pas de fièvre ; quelquefois celle-ci s'éveille cependant quand la maladie se prolonge, quand il y a des sensations de déchirure dans l'estomac et une faim insatiable (1). Dans ce cas, l'animal qui est dans l'intestin s'empare de la nourriture qu'il y trouve, de telle sorte qu'une nouvelle alimentation est nécessaire, sans cela le vers mord l'estomac ou l'intestin. On voit survenir une émaciation de tout le corps qui perd sa force et des symptômes anormaux. Le symptôme le plus constant est le rejet par l'anus de matières qui ressemblent à de la semence de courge. Le traitement qu'il convient de faire est assez semblable à celui des lombrics ; on donnera des amers ; on fera manger de l'ail ; on prescrira les décoctions de fougère mâle, de centaurée, de dictame ; on peut administrer aussi de la saumure.

(1) Les vers intestinaux passaient pour être un des facteurs de la faim canine.

On peut recommander la potion suivante qui réussit également contre les autres espèces de vers : soude rouge, poivre, cardamone, en parties égales ; on en donnera trois grains dans de l'eau chaude :

Autre formule. — Poivre, mûres, cumin d’Ethiopie, mastic en parties égales, miel en quantité suffisante ; on en prendra une cuillerée, le matin, avant de se lever. Si l’on veut que le médicament soit plus actif, on y ajoute de la soude.

Autre formule :

Elécampane.

Gomme ammoniacque. . .	{	ââ 5 drachmes.
Poivre		
Fougère		

Mélez avec de l’hydromel chaud. Chez l’adulte, donnez ensuite 2 drachmes de suc d’Euphorbe.

Autre formule :

Fougère 1 acétabule.

Soude 2 drachmes.

Eau. une hémine.

Il est préférable d’ajouter un peu de scammonée.

Autre formule :

Ecorce de grenadier (racines) fraîche. 4 drachmes.

Poivre. 4 drachmes.

Cardamone 6 drachmes.

Oreilles de lièvre (1) 2 drachmes.

(1) Plante.

A donner au malade dans du miel, après lui avoir fait manger de l'ail, jusqu'à ce que l'affection soit guérie. On peut aussi donner de la thériaque, s'il n'y a pas forte fièvre.

Ascarides. — Comme nous l'avons déjà dit, les ascarides sont des vers intestinaux; ils ressemblent aux vers de terre. Ils sont engendrés dans l'extrémité du rectum et le sphincter anal, déterminent de violentes démangeaisons en cet endroit. Ces vers sont produits par une diète mauvaise, le froid, les indigestions. On s'en débarrassera, chez les enfants, par les suppositoires au miel, contenant une petite quantité de soude ou de sel; chez les adultes, on aura recours à la saumure, à la décoction de centauree, additionnée de soude et de miel, à la coloquinte, l'absinthe, le caméléon, l'alkanète, le carthame, l'hysope, le calament, le lupin. Après avoir administré ces substances en lavements, on oindra le rectum avec le remède de la formule suivante : acacia, hypocyste, soude, sumac de Syrie, alun liquide, terre de Lemnos dissoute dans du vin, le trochisque d'andron (etc.). On peut injecter avec une seringue à trous multiples de l'huile de rosat, additionnée d'huile de cèdre. On mettra aussi un morceau de chair salée qu'on maintiendra avec un bandage et qu'on changera souvent. Tous ceux qui sont sujets aux vers intestinaux sont soulagés, en général, par les fumigations de poils d'Ichneumon. La nourriture doit contenir des sucs nourrissants, capables de soutenir les forces, tout en ne favorisant pas la production des vers. Il faut alimenter fréquemment pour empêcher les vers de mordre les intestins, faute de nourriture. Le meilleur moment de donner les aliments est quand les vers sont repus. S'il y a fluxion au dehors, c'est que

les vers augmentent et que la diète n'est pas bien appropriée à la maladie. Il faut donner alors des potages avec des astringents, tels que poires, pommes, grenades, principalement celles qui sont acides. On appliquera aussi sur la peau du ventre les astringents précédemment mentionnés.





APPENDICE

Afin de faciliter la compréhension de la thérapeutique telle qu'elle était instituée par les anciens contre les affections vermineuses, nous avons cru devoir rapporter dans cet appendice quelques renseignements que nous avons retrouvés dans l'*histoire naturelle* de Pline, dans Dioscoride et dans Oribase.

DES MÉDICAMENTS ANTHELMINTHIQUES D'APRÈS L'HISTOIRE NATURELLE DE PLINE

(Traduction de la collection Nisard)

Pline a disséminé sans ordre les renseignements qu'il nous fournit sur les médicaments anthelmintiques. Il n'insiste pas sur les propriétés vermifuges des plantes dont il indique les vertus médicinales. Cependant il est parfois plus complet que Dioscoride lui-même. On lui doit l'indication de formules pharmaceutiques employées de son temps par les médecins contemporains.

PLINE

HISTOIRE NATURELLE (COLLECTION NISARD)

Grenade. — « Une grenade pilée dans trois hémines de vin (o^l,81) qu'on fait bouillir jusqu'à réduction de deux tiers, délivre de tranchées et des vers intestinaux (livre XXIII § LVIII).

Fougère. — « Il y a deux espèces de fougères. Elles n'ont ni fleurs, ni graines. En grec on nomme pteris ou blecknos (aspidium filix mas) celle qui d'une seule racine produit de nombreux rejetons dépassant souvent 2 coudées en hauteur et n'ayant pas une odeur forte ; c'est la fougère mâle. L'autre est nommée en grec thelypteris ou nymphex pteris (pteris aquilina 4). Celle-ci n'a qu'une seule tige, peu garnie de branches. Elle est plus courte, plus molle, plus touffue et revêtue de feuilles engainantes de la racine. La racine de l'une et de l'autre engraisse les cochons. Les feuilles de toutes deux sont découpées en forme d'ailes, d'où le nom grec qu'elles portent. Les racines de toutes deux s'étendent obliquement et sont noires surtout ayant séché. Il faut les faire sécher au soleil. Les fougères croissent partout mais surtout dans une terre froide. Le temps de les lever de terre est au coucher des Pléiades. On n'emploie cette racine qu'au bout de deux ans, jamais avant ni après. Les fougères chassent les vers intestinaux ; le tœnia avec du miel ; les autres en boisson dans du vin doux pendant trois jours. Les deux espèces sont très contraires à l'estomac. Elles relâchent le ventre, évacuant d'abord la bile, puis les eaux. Elles débarrassent encore plus sûrement du tœnia avec

une dose égale de scammonée..... les médecins font un choix dans les fougères ; la meilleure est celle de Macédoine. Au second rang est celle de Cassiope.

Courge. — Sans citer les vertus anthelminthiques de la courge et surtout une de ses variétés la coloquinte, Pline dit que cette plante guérit indistinctement tous les maux d'intestin. Voici ce qu'il dit sur ce sujet : « On donne à une autre courge le nom de coloquinte (*cucumis colocynthis*) ; elle est pleine, mais elle est plus petite que l'espèce cultivée. La coloquinte pâle est meilleure et on l'emploie en médecine. Desséchée quand elle est verte, elle évacue toute seule par le bas. En lavements elle remédie à tous les maux des intestins, des reins, des lombes et à la paralysie. Elle est bonne aussi à l'estomac prise en pilules composées de poudre et de miel bouilli. » Les médecins grecs principalement Archigène et Rufus avaient grande confiance dans un médicament appelé hiéra et confectionné en partie avec de la coloquinte (livre XX § viii). Pline donne les renseignements suivants sur une autre drogue également célèbre et qu'on employait aussi contre les vers intestinaux, quoiqu'il ne parle pas de cet usage. « On en prépare l'élaterion. C'est le suc exprimé du fruit. Ce suc en jaillit, même avec danger pour les yeux, si pour le recueillir on n'incise pas le fruit avant la maturité. Cueilli on garde le fruit une nuit, le lendemain on l'incise avec un roseau. Quelquefois on le saupoudre de cendre pour retenir une plus grande quantité de suc. Ce suc exprimé est reçu dans de l'eau de pluie et va au fond. Epaissi au soleil on en fait des pastilles, grandement utiles aux mortels. Il guérit l'obscurité de la vue, les maux d'yeux, etc..... : le moment de faire l'élaterion est l'automne. Aucun médicament ne se conserve plus

longtemps. Il commence à être bon au bout de trois ans. Si on veut l'employer plus tôt on adoucira les pastilles en les mettant avec du vinaigre dans un pot neuf sur un feu lent. Il vaut d'autant mieux qu'il est plus ancien, et d'après Théophraste on a eu de l'élatérion conservé pendant 200 ans. Jusqu'à la 50^e année il éteint la lumière des lampes. Voici en effet le procédé pour l'éprouver. Le tout approché d'une flamme doit, avant de l'éteindre, la faire scintiller en haut et en bas (Livre XX § III).

Cèdre. — La noix de cèdre était employée contre le tœnia non seulement en lavement, comme le dit Dioscoride, mais encore à l'intérieur, témoin le passage suivant que nous avons retrouvé dans Pline l'ancien : Quelques auteurs l'ont prescrit en onction pour les ulcères sordides, pour les fongosités qui s'y développent, pour les taches et les laïes des yeux. Ils ont recommandé d'en boire un cyathe (dans du vin cuit) pour les ulcérations du poumon et le tœnia.

Dictame de Crète. — Pline ne parle pas du dictame comme antihelminthique, mais il donne des renseignements assez curieux sur cette plante : « Ce sont aussi les biches, comme nous l'avons indiqué, qui ont fait connaître le dictame (*origanum dictamnus*) ; blessées, elles mangent de cette plante et les flèches se détachent aussitôt de leur corps. Le dictame ne se trouve pas ailleurs qu'en Crète ; il a les branches très tenues, ressemble au punillot et est chaud et âcre au goût. On n'emploie que les feuilles. Il ne porte ni fleurs, ni graine, ni tige ; la racine est menue et sans usage. Dans la Crète même, il ne croît que dans un canton peu étendu. Les chèvres le recherchent singulièrement. »

Menta tomentosa (XX, § LII). — Bu dans du vinaigre, il expulse le ténia.

Menthe ordinaire (XX § LIII). — On assure que séchée, réduite en poudre, une pincée, dans l'eau, calme la douleur d'estomac et que, prise en boisson sous cette forme, elle expulse les vers intestinaux,

Cresson (id., § I). — La graine dans du vin expulse tous les vers de l'intestin, plus efficacement avec addition de menlostrum.





MÉDICAMENTS VERMIFUGES INDIQUÉS PAR DIOSCORIDE

(Traduction anonyme du *xvi^e* siècle)

Bien que précieux, les renseignements fournis par Dioscoride sur les anthelminthiques sont un peu brefs. Comme Pline, il insiste peu sur les propriétés vermifuges des plantes qu'il décrit. Cependant, il est, en général, plus technique et plus précis que l'encyclopédiste romain.

DIOSCORIDE

(TRAITÉ DE LA MATIÈRE MÉDICALE)

Ail de jardin. — L'ail domestique est de deux espèces; l'un naissant en Egypte n'a qu'une tête comme le poireau petite et douce, de couleur de pourpre. L'autre, naissant en d'autres lieux, gras, blanc et avec plusieurs épis. Il y a une espèce sauvage que les Grecs appellent Ophioscorado, c'est-à-dire ail serpent. Tout ail est acre, il échauffe, il est piquant, il fait aller à la selle, il émeut et trouble le corps, il dessèche l'estomac, il fait avoir froid,

il engendre les ventosités, il excite la peau et nuit à la vue. Ce que fait pareillement l'ail sauvage. L'ail mangé (en viande) chasse hors du corps les vers larges. Il provoque l'urine et aide aux morsures des vipères et des hémorroïdes, plus que toute autre chose, le prenant en tel cas broyé avec vin.

Mangé en viandes et appliqué par dehors, il profite aux morsures des bêtes enragées et est utile aux hydropiques que les Grecs appellent Myttoton ; mangé il provoque l'urine et l'appétit, et est utile aux hydropiques.

Le scoroprason est grand comme le poireau. Il est participant des qualités de l'ail et du poireau, et à cette cause, il a une vertu mêlée de l'une et de l'autre, donnant les effets de l'ail et du poireau, mais un peu moins efficace. Cuit, il devient doux comme le poireau et se mange en viande comme les autres herbes.

Chapitre 126, 1^{er} livre. — L'écorce de la grenade qu'aucuns appellent malicortum, a une vertu astringente, et s'approprie à toutes les choses que font les mêmes fleurs. La décoction de la racine de grenadier, prise en breuvage, tue les vers larges du corps et les chasse dehors.

Fougère femelle. — La fougère produit les feuilles d'une queue sans tige, sans fleurs, sans graine, a la longueur d'une coudée, entaillée comme une aile déployée, d'odeur un peu forte : elle a la racine entre terre et terre, noire et longue de laquelle sortent plusieurs germes. Elle naît dans les montagnes et les lieux pierreux. La racine bue au poids de quatre drachmes avec eau miellée chasse les vers larges hors du corps. Ce qu'elle fait plus valeureusement, la donnant avec quatre oboles de Sca-

monée ou d'Ellebore noir. Mais il est besoin que ceux qui la prennent de cette sorte mangent d'abord de l'ail.

Cresson. — Le singulier cresson Alenoys naît en Babylonie. La graine du cresson Alenoys naît en quelque lieu que tu voudras. Sa puissance d'échauffer est aiguë, nuit à l'estomac, trouble le corps, mais elle chasse les vers hors de lui. Elle raccourcit la rate, elle tue le fruit de la matrice, elle provoque le flux menstruel et incite au déduit d'amours. Elle est semblable à la graine de Senée et à la Roquette, elle modifie le mal S. Martin, et la rogne. Emplâtrée au miel elle accourcit la rate et purge les ulcérés qui jettent une liqueur semblable au miel. Cuite et donnée dans un chaudéau, elle purge la poitrine et le poumon. Bue elle a la puissance contre les venins et les serpents et les chasse dehors par son parfum. Elle retient les cheveux qui tombent, elle murit et rompt les anth. Emplâtrée avec griotte fraîche et vinaigre elle guérit les douleurs sciaticques, refond les tumeurs, et les apostumes. Emplâtrée avec saumure elle mûrit les furoncles ; l'herbe même fait toutes ces choses avec moins d'efficacité cependant.

Huile d'Olive verte. — L'huile d'olive qui est singulière pour la santé est celle qui se tire des olives, qui ne sont pas mûres nommée Omphacinô Elcôn, comme qui dirait huile d'olive verte, et encore de celle-ci la meilleure est celle qui est fraîche, odoriférante et non mordante au goût. Cette huile est utile pour la composition des onguents et saine à l'estomac, pour être moins constrictive. Elle restreint les gencives et tenue dans la bouche elle affermit les dents, et en garde la sueur. Celui qui est plus vieux et plus gras est plus commode et plus utile aux médicaments. Toute huile d'olive communé-

ment échauffé, ramollit le ventre préserve le corps de froideur et est le plus prompt à ses opérations. Elle restreint la mordacité des médecines ulcéraives quand elle est mêlée avec elles. On la donne contre les venins mortifères en la buvant et la vomissant toutefois. Elle purge le ventre, bue au poids d'une hémine, avec une autre fois autant de suc de tisane, ou bien avec de l'eau. En prenant trois sestiers de celle qui sera cuite dans de la rue elle aide aux passions douloureuses du corps. Elle chasse les vermines et on en fait des clystères pour les douleurs des flancs.

Cèdre. — Le cèdre est un grand arbre, duquel on recueille la racine nommée cédra. Son fruit est semblable à celui du Genièvre, mais grand et rond comme celui du Cyprès. Entre les liqueurs du Cèdre, on loue davantage celle qui est plus grosse, transparente, d'une forte odeur et qui en l'espandant maintient ses gouttes unies par ensemble. Cette liqueur a la puissance de corrompre les corps qui sont en vie, et de préserver les corps morts. Et par cela elle est appelée d'aucuns, la vie des morts. Elle corrompt les vêtements et les peaux, par son excessive chaleur et fixité. Elle est utile pour clarifier la vue parce qu'elle lève les cicatrices et laies des yeux, elle tire les vermines des oreilles, en la distillant dedans avec du vinaigre elle tue les vers qui sont dans le corps et chasse hors du corps le fruit qui y est mort.

Centauree. — Le grand cétaurium a les feuilles semblables au noyer, longues, de couleur de celles du chou, dentelles tout autour comme celles d'une scie. Par sa tige il ressemble à l'oseille, haut de deux ou trois coudées et a plusieurs branches qu'il produit en sus de la racine,

en la sommité desquelles il y a quelques têtes comme de pavot, arrondies en longueur. La fleur est de couleur perse, et la graine semblable à celle de carthamon, enveloppée en certains floqués bourrus. Il produit la racine grosse, pesante, solide de la longueur de 3 pieds pleine de suc, rougeâtre, et démontrant au goûter qu'elle est aucunement astringente avec quelque douceur accompagnée d'acuité. Il aime les lieux gras exposés à l'abri par les forêts et par les coteaux. On en trouve une grande abondance en Syrie, au Péloponèse, en Élide, en Messénie, et en plusieurs autres lieux à l'entour de Pholoé, Syrie et Smyrne.

Hysope. — L'hysope est une herbe que tous connaissent. Elle est de deux espèces savoir : l'hysope de montagne et l'hysope domestique. La très excellente est celle qui naît en Cilicie. Elle a vertu de dessécher et d'échauffer. Cuite avec figues, avec miel et rue et puis bue elle profite au défaut du poumon, à la toux ancienne, à la compression de la poitrine, aux catarrhes et aux asthmatiques. Elle tue tous les vers du corps.





CONCLUSION

1° Les anciens avaient déjà divisé les vers intestinaux en *tœnias* ou vers plats, lombrics et ascarides.

2° Mais la description zoologique est très imparfaite et basée uniquement sur les caractères macroscopiques.

3° Ils ignoraient l'origine réelle des vers intestinaux et les faisaient naître de la corruption des aliments.

4° Ils avaient assez exactement observé, au milieu de quelques exagérations, les symptômes réactionnels que déterminent ces parasites, notamment les convulsions épileptiformes.

5° Leur thérapeutique, trop compliquée, mais assez efficace, avait déjà à son actif des remèdes énergiques, tels que l'écorce de grenadier, les semences de courge et la fougère mâle.

Vu par le Président de la Thèse,
LABOULBÈNE.

Vu, le Doyen :
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer,
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Préface.	VII
Appréciation générale sur la valeur des connaissances des anciens sur les affections vermineuses.	1
Evolution de l'étude de ces affections depuis Hippocrate jusqu'à Paul d'Egine	3
Histoire naturelle	7
Symptomatologie	15
Pronostic	19
Diagnostic	22
Traitement	24
Texte d'Hippocrate	28
Texte de Celse	42
Texte de Cœlius Aurelianus	31
Texte d'Alexandre de Tralles	35
Texte de Paul d'Egine	44
Appendice	52
Médicaments indiqués par Pline	52
Médicaments indiqués par Dioscoride	57
Conclusions	63

